

Le lecteur fictif ou que lisent les personnages de notre littérature?

Mariel O'Neill-Karch

Numéro 71, mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

O'Neill-Karch, M. (1993). Le lecteur fictif ou que lisent les personnages de notre littérature? *Liaison*, (71), 25–27.

Les auteurs franco-ontariens et leurs éditeurs auraient-ils raison de se plaindre du peu de lecteurs qui leur sont fidèles ? Oui, s'il faut en croire les sondages qui confirment ce qu'ils ont constaté, à savoir que les Franco-Ontariens et les Franco-Ontariennes, quand ils lisent, choisissent de préférence des livres produits hors frontières. Mais, soyons justes, non pas exclusivement hors frontières. Il y a, parmi ces lectrices et ces lecteurs, des auteurs qui non seulement se mettent le nez dans les livres de leurs confrères et consoeurs, comme Patrice Desbiens qui, dans **Poèmes anglais** (pages 48-49), en inscrit quelques titres, mais aussi partagent ce qu'ils ont lu sous forme de textes en exergue, ceux, par exemple, de Pierre Albert rappelant André Paiement ou d'Hélène Brodeur citant Gaston Tremblay et Jocelyne Villeneuve.

Si les auteurs lisent parfois des textes franco-ontariens, qu'en est-il de leurs personnages ? Est-il vrai, comme l'affirme François Paré, que plusieurs oeuvres rejettent leur appartenance à la communauté franco-ontarienne ? Que ces oeuvres de l'oubli, comme il les appelle, «ne veulent rien avoir à faire avec une origine culturelle qui [leur] paraît locale» et que «ce renoncement à la conscience collective [...] s'opère tout seul, si l'on peut dire, au moment où dans l'oeuvre à écrire s'oblitérent les traces imaginaires qui relient entre eux les membres du groupe, et au moment où pénètrent de toutes parts dans le texte d'autres matières, d'autres éléments de citation culturelle» (**Les Littératures de l'exiguïté**, page 124) ?

Ces quelques dernières années, au fil de mes lectures, j'ai justement recueilli quelques-unes de ces traces imagi-

LE LECTEUR FICTIF OU QUE LISENT LES PERSONNAGES DE NOTRE LITTÉRATURE ?

*me lire ?
voyons
ou ne me lira pas
doute le dernier des franco-ontariens*

PIERRE ALBERT



Les poètes français Baudelaire et Rimbaud ont été les amis intimes de l'Homme invisible qui les perd de vue lorsque Baudelaire part «au Québec à la recherche de son identité» et que Rimbaud, «qui avait été son meilleur ami au Collège Sacré-Coeur», va «au tabac».

naires à l'intérieur d'oeuvres franco-ontariennes. Ce que j'ai trouvé et surtout ce qui ne s'y trouve pas donnent raison à François Paré car, même si les goûts des personnages-lecteurs de mon corpus sont très catholiques, il est, en effet, plutôt rare qu'ils aillent jusqu'à accorder leur bénédiction aux oeuvres de l'Ontario français. Les principaux élus sont d'ailleurs, de France surtout, des États-Unis, d'Angleterre, de Russie, de Roumanie, du Maghreb et, plus près de nous, du Québec.

Gens d'ailleurs

Certains de nos lecteurs fictifs ont fréquenté Flaubert mais, semble-t-il, sans l'avoir compris : «Comme elle était de sa promotion celle qui manquait le plus d'imagination, elle avait fait sien le principe de Flaubert voulant que l'on apprenne la grammaire *aux enfants dès le plus bas âge, comme une chose claire et facile*, bien loin de soupçonner l'intention ironique de l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*» (**Noëlle à Cuba**, page 34). La narratrice de «La Tuque à fleurs», quant à elle, semble sûre qu'un de ses personnages «aurait pensé à Charles Bovary en crochetant sa tuque à étages multiples et multicolores» (**Courts Métrages et Instantanés**, page 11).

Les poètes français Baudelaire et Rimbaud, pourtant moins faciles d'accès que Flaubert, ont néanmoins été les amis intimes de l'Homme invisible qui les perd de vue lorsque Baudelaire part «au Québec à la recherche de son identité» et que Rimbaud, «qui avait été son meilleur ami au Collège Sacré-Coeur», va «au tabac» (**L'Homme invisible**, page 15). Plus heureux, si je puis dire, le héros de **La Prison rose bonbon** conserve ses liens avec Baudelaire, ce qui lui permet, en temps

voulu, de se recueillir pour «se réciter de mémoire un poème qu'il aime beaucoup, un poème qui [lui] rappelait Babeth, un poème de Baudelaire qui s'appelle *Hymne à la beauté*» (page 218).

C'est un autre genre d'hymne, à l'amour celui-ci, que l'on trouve dans «Montparnasse», où Flora croit flatter son interlocutrice en lui disant qu'elle a «autant de plaisir à [l']entendre qu'[elle en a] eu à lire *La Vie passionnée de Baudelaire*» (**Jeux de patience**, page 86). Mais sait-elle ce qu'elle dit ? Lorsqu'elle avoue être venue au cimetière Montparnasse se recueillir sur la tombe de Maupassant et que sa nouvelle amie lui demande si elle a lu *Une vie* de son auteur, Flora ne saisit pas qu'il s'agit là d'un titre et répond candidement : «J'en ai lu deux...» (*Ibid.*, page 87).

On retrouve semblable candeur chez l'aumônier de **Visions de Jude** qui a fait aux parents de la protagoniste «un petit commentaire sur l'Évangile selon Saint-Exupéry : il disait en substance que chacun est responsable de sa rose» pour leur apprendre qu'on a fêté Pâques avant les Rameaux. Puis, au mariage du jeune couple, le même aumônier récite «un passage de *Terre des hommes* et au autre de *Vol de nuit*» (page 41), deux livres qui prêchent l'héroïsme au masculin.

Les trois Rogers, évoluant dans un autre climat, ont été marqués à leur façon par les écrits féministes de Simone de Beauvoir et de Benoîte Groulx, comme en témoignent ces questions de Guy : «Pourquoi t'as lu ça ? En espérant de trouver des histoires cochonnes ou pour améliorer ton orthographe ?» (**Les Rogers**, page 48), questions qui touchent, par l'humour, à deux des grands attraits de la littérature métropolitaine, moins prude et mieux écrite, croit-on, que celle d'ici.

Parmi les Américains, on relit, bien sûr, Hemingway dans **Noëlle à Cuba**. Dans **Le Premier Instant**, le héros se



Dans *Le Premier Instant*, le héros se repose de ses lectures de Hegel en se gavant de Thomas Merton (ci-haut).



Dostoïevski est un auteur que redécouvre un personnage de *La Prison rose bonbon*.



L'aumônier de *Visions de Jude* fait aux parents de la protagoniste «un petit commentaire sur l'Évangile selon Saint-Exupéry».

repose de ses lectures de Hegel (page 40) en se gavant de Thomas Merton (page 66) et de livres ésotériques : «Je me perds dans des commencements obscurs. Des espaces cosmiques. Des règnes. Des mondes peuplés d'animaux, de bêtes bizarres» (page 60).

D'autres se perdent plus ou moins dans des romans anglais, ceux de Walter Scott (**Cogne la caboche**, page 178), d'Agatha Christie, la reine des polars (**Noëlle à Cuba**, page 260), et d'Anthony Burgess (**La Prison rose bonbon**, page 125).

D'autres encore se nourrissent de livres maghrébins, comme *Les Yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun (**Terrains vagues**, page 54) ou redécouvrent les grands classiques de la littérature russe, soit dans leur chambre : «Moi j'étais couché sur le ventre [...] dans un hamac tendu au beau milieu de la chambre à coucher, au pied du lit conjugal. Je dévorais *L'Idiot* de Dostoïevski» (**La Prison rose bonbon**, page 86); soit sur la plage : «Quand des amis bien intentionnés lui avaient recommandé *la Vingt-cinquième Heure* de Virgil Gheorghiu, il avait pris le livre que tant d'autres avant lui avaient lu. Mais en le refermant, il avait retrouvé ses préjugés intacts. Jamais, avait-il annoncé sur le ton de la prophétie, trouvera-t-on sous les décombres de cette deuxième guerre un geste noble à relever. Et ce même soir il avait commencé de relire *Guerre et Paix*» (**Noëlle à Cuba**, page 148).

Certains personnages, à cause de l'époque où se situe l'action des romans dans lesquels ils figurent, n'auraient pas pu lire les œuvres franco-ontariennes des vingt dernières années. L'héroïne de **Cogne la caboche**, par exemple, dont l'action se termine pendant les années soixante, découvre la littérature sur le tard et se plonge dans les classiques pour rattraper le temps perdu. Elle lira *Madame Bovary*, *l'Annonce faite à Marie*, *Lucie de Lammermoor*, mais aussi des classi-

ques québécois, comme *Maria Chapdelaine*, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Bonheur d'occasion*, *le Survenant* et *les Chambres de bois* qui lui ouvriront toutes grandes les portes de son couvent.

Gens d'ici

Mais je ne voudrais pas qu'on ait l'impression que les lecteurs fictifs ne lisent jamais d'oeuvres de l'Ontario, car il s'en trouve, comme l'héroïne de «L'Art de la séduction» (**Nouvelles à l'écran**), profondément émue par la chanson *Mademoiselle*, de Paul Demers, ou, de Pierre Karch toujours, le professeur qui, dans «Le Serpent à sornettes et la louve-garou», exprime sur le mode ironique, le besoin bien réel que nous avons d'une grammaire fondée sur des exemples d'ici : «Devant les écarts pourtant timides d'Éthier-Blais, il se tord comme une vierge en extase; il croit avoir une vision quand il découvre un anglicisme chez Desbiens et il tombe en pâmoison devant un subjonctif imparfait d'Andersen» (*Liaison*, numéro 65, 1992, page 19).

Sur un tout autre ton, l'héroïne de **Terrains vagues** revoit les belles années où, dit-elle, «nous nous passions [...]



Un personnage de Pierre Karch «croit avoir une vision quand il découvre un anglicisme chez Desbiens (ci-haut) et il tombe en pâmoison devant un subjonctif imparfait d'Andersen» (ci-bas).



Photo : Tinnish

les livres de Camus et Sartre et Breton et Giguère et Francoeur et Dickson et Desbiens et Dorais et Dalpé et tous les autres D du monde» (page 34), joignant, dans cette énumération, livres d'ici et d'ailleurs, mais plaçant ceux-ci en position privilégiée, à la fin de la phrase, comme à la fin d'un long parcours où le moi se définit.

Sur un tout autre ton encore, dans le roman **Obéissance ou résistance**, où l'action se situe dans les années 1910, les protagonistes aux prises avec le Règlement 17 et la bataille de Ford City, lisent religieusement le seul imprimé à leur disposition, soit le très patriotique journal *La Défense*, un mensuel d'ici.

J'ai nettement l'impression que, si plus de personnages de notre littérature se mettaient à lire des livres d'ici et à les commenter, les lecteurs et lectrices en chair et en os seraient portés à les imiter. Le résultat serait fort heureux puisque les livres d'écrivaines et d'écrivains franco-ontariens descendraient des rayons de nos bibliothèques et de nos librairies pour circuler enfin au coeur de notre culture.

MARIEL O'NEILL-KARCH

Bibliographie

Pierre Albert, **Le Dernier des Franco-Ontariens**, poésie, Sudbury, Prise de parole, 1992.

Marguerite Andersen, **Courts Métrages et Instantanés**, nouvelles, Sudbury, Prise de parole, 1991.

Robert Bellefeuille, Jean Marc Dalpé et Robert Marinier, **Les Rogers**, théâtre, Sudbury, Prise de parole, 1985.

Michel Dallaire, **Terrains vagues**, roman, Montréal, VLB Éditeur, 1992.

Patrice Desbiens, **Poèmes anglais**, Sudbury, Prise de parole, 1988.

Patrice Desbiens, **L'Homme invisible /**

The Invisible Man, récit poétique, Sudbury, Prise de parole, 1981.

Pierre Karch, **Noëlle à Cuba**, roman, Sudbury, Prise de parole, 1988.

Pierre Karch, **Jeux de patience**, nouvelles, Montréal, XYZ Éditeur, 1991.

Pierre Karch, «L'Art de la séduction» dans **Nouvelles à l'écran**, Toronto, TVOntario, 1992.

Liaison, Le magazine culturel de l'Ontario français, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, numéro 65, janvier 1992.

François Paré, **Les Littératures de l'exiguïté**, essai, Hearst, Le Nordir, 1992.

Pierre Pelletier, **Le Premier Instant**, roman, Sudbury, Prise de parole, 1992.

Daniel Poliquin, **Visions de Jude**, roman, Montréal, Québec-Amérique, 1991.

Gabrielle Poulin, **Cogne la caboche**, roman, Montréal, VLB Éditeur, 1990.

Raymond Quatorze, **La Prison rose bonbon**, roman, Sudbury, Prise de parole, 1991.

Paul-François Sylvestre, **Obéissance ou résistance**, récit, Montréal, Éditions Bellarmin, 1986.